Document généré le 4 juil. 2025 11:43

Cahiers de géographie du Québec

BUSSARD Jonathan et REYNARD Emmanuel (2022), *Géopatrimoines et territoires*. Presses Universitaires Suisses, 182 p. (ISBN 978-2-88930-448-6)

Claude Lacour

Volume 67, numéro 187, avril 2022

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1112474ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1112474ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lacour, C. (2022). Compte rendu de [BUSSARD Jonathan et REYNARD Emmanuel (2022), *Géopatrimoines et territoires*. Presses Universitaires Suisses, 182 p. (ISBN 978-2-88930-448-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, *67*(187), 93–95. https://doi.org/10.7202/1112474ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 2024

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Plus tard, en 1967, le gouvernement du Québec crée la Société d'habitation du Québec en réponse à la crise du logement dans les quartiers centraux. À l'opposé, le gouvernement contribue au développement des banlieues en lançant un programme important de construction d'autoroutes autour de Montréal. S'interrogeant sur les raisons qui expliqueraient le prix moins élevé des maisons à Montréal que dans les autres villes canadiennes, l'auteur en attribue la cause au fait que les municipalités du Québec devaient assumer les coûts d'infrastructure de ces nouveaux développements résidentiels, contrairement aux municipalités hors Québec.

Le chapitre V décrit le paysage suburbain de Montréal, constitué de deux patchworks imbriqués, le premier étant celui « qui a été engendré par les découpages administratifs nombreux qui se sont succédé, superposés () depuis le milieu du XIXe siècle » (p. 217). Le second, beaucoup plus complexe et créé plus ou moins récemment, est un paysage façonné par de petits propriétaires fonciers et des promoteurs très près des élus municipaux (p. 218). Ce chapitre démontre la grande connaissance de Gérard Beaudet de son terrain en décrivant, pour chacune des municipalités, les « morceaux » de ce patchwork complexe apparu entre 1945 à 1981.

Le chapitre suivant analyse l'occupation du sol de la région métropolitaine de Montréal, caractérisée dès le départ par des lotissements souvent « établis dans le voisinage des villages, d'autres [s'étant] greffés aux petites villes industrielles de la région ou d'autres, plus récents, [jouxtant] de modestes banlieues ouvrières en voie de conversion () » (p. 303). Aujourd'hui, cette banlieue est toujours dispersée, discontinue et hétérogène dans ses formes et dans ses types résidentiels, car soumise aux aléas du marché, à l'évolution des modes d'habitation, à la délimitation des périmètres d'urbanisation municipalité par municipalité, etc. (p. 310).

Le chapitre VII se concentre sur la transformation des banlieues entre la crise du pétrole de 1973 et aujourd'hui. En effet, l'auteur explique comment les banlieues ont acquis une autonomie de plus en plus grande par rapport à la ville-centre. Il souligne qu'au cours des années 1980, les banlieues ont dû changer leur façon de faire à cause de difficultés financières de plus en plus importantes. Parmi ces changements, citons le transfert partiel ou entier, aux promoteurs immobiliers, des coûts de mise en place de réseaux de base, la réduction de la taille des lots et la construction de maisons en rangée. Graduellement, les banlieues se dotent de parcs industriels, d'équipements hospitaliers, éducationnels et culturels, de grands parcs et terrains sportifs, etc. D'ailleurs, certaines de ces villes satellites deviennent des pôles économiques et des pôles d'emplois et commerciaux. Ce processus de multipolarisation de la zone métropolitaine est le résultat de cette « autonomisation » des banlieues par rapport à la ville-centre.

Enfin, la conclusion rappelle les transformations majeures qui ont façonné les banlieues depuis les années 1950 et déplore encore une fois les excès d'un urbanisme de marché, tout en dénonçant le droit au développement revendiqué par plusieurs municipalités.

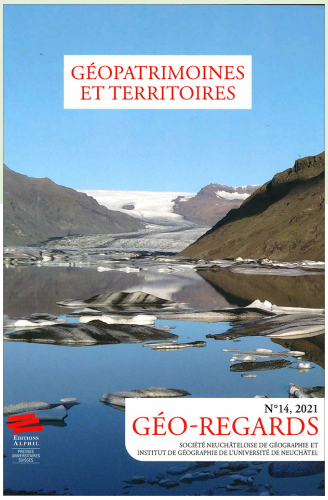
En résumé, voici un livre de référence important que doivent lire les spécialistes de tous les milieux intéressés aux questions urbaines. L'auteur, dont on constate la proximité avec les géographes, aborde son sujet avec objectivité et érudition en expliquant avec détails cette banlieue du XXIe siècle. Malgré les répétitions qu'on y trouve, l'ouvrage est intéressant et passionnant à lire !

Claude Marois

Université de Montréal

BUSSARD Jonathan et REYNARD Emmanuel (2022), *Géopatrimoines et territoires*. Presses Universitaires Suisses, 182 p.

(ISBN 978-2-88930-448-6)



Ce titre concerne un numéro de la revue *Géo-Regards* (14. 2021) de la Société Neuchâteloise de Géographie et de l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel, et je salue la mémoire de D. Maillat. Il résulte d'un appel à contribution dont l'objet était de « collecter des travaux interrogeant la relation entre géopatrimoines et géodiversité, d'une part, et les dynamiques territoriales, d'autre part », (p. 6.). Vingt-trois propositions ont été faites et huit articles ont été finalement retenus.

Un géopatrimoine est une portion de la géosphère (minéraux, fossiles, structures géologiques, formes du relief, etc.) que des acteurs de la société considèrent comme digne d'être protégée et transmise aux générations futures. Cette définition large (*geoheritage*) reconnaît que des situations, des événements, des sites méritent attention et, éventuellement, protection car ils permettent de comprendre l'histoire de la Terre et du climat. À cette conception relevant d'appréciations d'ordre scientifique s'ajoutent des dimensions sociétales, esthétiques, culturelles, religieuses qui permettent de « conceptualiser les rapports unissant les sociétés au territoire et au milieu, aussi bien dans les pays du Nord que ceux du Sud », Tob-Ro *et al.* (p. 55). Les géopatrimoines concernent le monde et les regards politiques ne sont pas absents : les géopatrimoines devraient mobiliser des crédits pour les chercheurs ; ils sont des arguments de développement, notamment par le tourisme, et il faut veiller à éviter une ethnographie de pacotille ou folklorique qui apporte des recettes et des dégradations de sites fragiles.

Le monde universitaire des géopatrimoines, relativement récent – une trentaine d'années –, s'est ainsi développé pour fonder un champ scientifique nourri surtout de géographie et de géologie. Il décline « géotourisme », « géoconservation », « géodiversité », « géoscientifiques », « géozones », « géoparcs », « géosites », « géomorphosite », « géomorphologies » et, dans un instant, des « géoterritoires ». J'ai envie d'écrire qu'il y a aussi des « géo-maîtres », dont Reynard et Cayla qui semblent avoir des rôles essentiels et sont présents dans les références (et les autocitations). De manière plus illustrée, Moutard nous donne des exemples : klippes, lapiaz, déglaciation post-wûrmienne, calcaires à faciès urgonien. Et Bussard *et al.* précisent, en matière de glacier, les kames, eskers, kettles. La revue est riche en photos, en schémas en couleurs. On apprend et on apprécie.

Il est plus délicat de saisir les liens « géopatrimoines et territoires », car les auteurs utilisent le terme dans des sens variés peu explicités. Ainsi, pour Hobléa *et al.*, le territoire c'est la région Auvergne-Rhône-Alpes (l 'AURA), et ses espaces « auverhonalpins » (p. 19), région d'inventaires, de schémas. Et cette « région des territoires » serait peut-être un « géoterritoire ». Il est question à plusieurs reprises d'« échelle locale » pour évoquer une attractivité et une fréquentation réduites à une zone proche des sources thermales de Bir Hâmiye, au Tchad :Tob-Ro *et al.* se demandent « comment une source devient-elle ressource ? » (p. 5). Sont évoqués des acteurs régionaux et les maires, des « effets territorialisants » d'un géopatrimoine qui est perçu comme « ressource territoriale ») : Reynard et Bussard qui écrivent, dans une formulation singulière, « la valorisation socio-économique du géopatrimoine : une territorialisation par l'activation ressourcielle » (p. 23).

Gumuchian et Pecqueur, Landel, Peyrache-Gadeau sont heureusement cités en matière de ressource territoriale. Cette ressource présente dans plusieurs articles nous paraît cependant plus invoquée que véritablement utilisée. Trois articles évoquent G. Di Méo, Tob-Ro (p. 67), Ait Omar (p. 159), Bussard (p. 152) sur les processus de patrimonialisation et la construction des territoires. Ce n'est que justice, ces questions n'étant pas nées avec les géopatrimoines.

Les géomorphosites sont abordés par les prestations paysagères. Reynard *et al.* évoquent, promeuvent surtout, la méthode d'évaluation de l'Université de Lausanne et nous renvoient de fait à leurs travaux pour comprendre les modes de calcul des différentes valeurs (scientifique, écologique, esthétique, culturelle). Tob-Bo *et al.* soulignent les valeurs thérapeutiques, les liens avec la religion, les modes d'usage et les horaires décalés des bains entre les hommes et les femmes (page 63). Ait Omar propose « un renversement méthodologique » consistant, à partir des évaluations des acteurs du territoire – habitants, élus, guides – de géosites de l'Atlas de Beni-Mellal quand Reynard part surtout des expertises scientifiques ; mais les textes ne permettent guère d'apporter des commentaires sur ces valorisations (par exemple, page 144).

« Les tertres du Nefzaoua », en Tunisie (Raddadi *et al.*), sont reconstitués à partir de cartes localisées par des technologies (Sentinel - 2) : ces travaux explicitent la dynamique géologique des tertres et leurs incidences en matière d'occupation de l'espace, « autant de villages que de sources » (p. 105). Les glaciers de la Mer de Glace, en France, et le Breidamerkurjôkull, en Islande, suscitent pour les visiteurs « des expériences bouleversantes » et, surtout, se révèlent des « marqueurs évidents, des témoins exemplaires du changement climatique » (p. 141 et 149). Le Festival des dinosaures, en Roumanie (le Pays d'Hateg), existe parmi d'autres et Cayla nous emmène dans un Dinosaur World Tour, un tourisme paléontologique qu'elle explore autour du monde : de l'Utah à l'Alberta, en Chine, en Patagonie, sur la Ruta de las icnitas. Ces trois articles sont clairs, scientifiquement solides et agréables à lire.

Ce volume de *Géo-Regards* consacré aux « Géopatrimoines et territoires » offre des réflexions aux confluents de plusieurs disciplines et de préoccupations liées aux différentes transitions sur des temporalités longues. Les articles sont souvent denses, comme si les auteurs, souvent nombreux par article, avaient voulu compacter leurs multiples travaux et montrer la richesse du champ et de leurs propres productions. On aurait pu réduire les références récurrentes et les autocitations.

Claude Lacour
Université de Bordeaux

DAUTRUCHE, Joseph Ronald (2022) *Haïti. Culture et patrimoine dans la construction d'une destination touristique*. Presses de l'Université Laval, 177 p.

(ISBN 978-2-7637-5739-1)

Tiré de sa thèse d'ethnologie, soutenue en 2013 à l'Université Laval, cet ouvrage de Joseph Ronald Dautruche est publié dans la collection « Patrimoine en mouvement ». La peinture, le vodou (selon la graphie choisie par l'auteur), le rara (fête et musique festive jouée dans les défilés) et le carnaval sont les attraits touristiques originaux d'Haïti qui prédominent dans ce volume. D'entrée de jeu, l'auteur présente le tourisme comme un levier, un espoir de développement économique d'Haïti. Pour se justifier, il introduit l'ouvrage par un extrait du discours de l'ancien président haïtien Durmarsais Estimé, prononcé le 15 juillet 1948 : « Le tourisme, le grand espoir d'Haïti (…) qu'il ne faut pas seulement compter sur l'agriculture ». Ce volume va plus loin que de présenter le tourisme culturel haïtien comme un support économique du développement. Il associe la culture et le patrimoine – matériel ou immatériel – trop souvent négligé, à des éléments favorisant non seulement la préservation et la valorisation de la culture et de l'identité haïtiennes, mais aussi la reconstruction du tourisme pour faire d'Haïti de nouveau une destination touristique, comme c'était le cas dans les années 1950.

Le volume s'organise en cinq chapitres. Le premier traite du paysage touristique du pays et des principales étapes de sa construction. On y explore en profondeur les deux éléments culturels vodou et peinture, qu'on établit comme les marqueurs touristiques de la destination Haïti. Avant d'aborder les étapes de la construction, l'ouvrage revient sur une synthèse documentée de concepts théoriques qui sont régulièrement utilisés pour décrire un pays : culture et identité. Cette partie est la moins originale du volume, dans la mesure où elle repose sur des extraits de textes littéraires et de déclarations d'auteurs. Néanmoins, elle nous donne une perspective croisée de sources scientifiques (citations, livres et articles), de déclarations d'hommes politiques et d'anthropologues, ainsi que d'emprunts aux arts, à l'ethnologie et au patrimoine. Il faut aussi mentionner quelques originalités, telles que l'énoncé sur la culture et l'identité au regard d'Haïti, la construction du vodou comme principal marqueur culturel et touristique, de même que la construction d'une peinture haïtienne (p. 16 à 37).

Le deuxième chapitre, « De l'exposition internationale aux différents plans de l'État haïtien », brosse un tableau historique de la construction du tourisme haïtien. Ce sont parmi les lignes les plus originales de l'ouvrage. On y présente un portrait historique spatiotemporel des phases de la construction de l'attraction touristique haïtienne, marquée par des moments glorieux tout comme par des moments de turbulences. L'histoire part de la première exposition internationale de Port-au-Prince (1949) après la Seconde Guerre mondiale, puis retrace la construction de plusieurs hôtels de grande classe (1950-1955), celle d'un nouveau stade (1952) pour diversifier l'attraction touristique et la vie sportive, ensuite le congrès international de philosophie qui a réuni des universitaires du monde entier à Port-au-Prince (1955), les crises politiques de l'ère de François Duvalier (1964) et le plan national de développement touristique (1972), sans oublier le plan directeur du tourisme (1996), actualisé en 2007 et en 2008.

Le troisième chapitre traite de manière spécifique du patrimoine touristique à Jacmel. Par sa localisation, ses plages dorées, son architecture ancienne et d'autres attraits, cette ville serait à l'origine du développement du tourisme haïtien. Ici, l'auteur colle vraiment à l'esprit de la collection « Patrimoine en mouvement », tout en rehaussant l'intérêt de certaines attractions touristiques du pays, dont son patrimoine architectural et sa culture.